

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 114 (2006)

Artikel: Un exemple d'hébergement touristique à Lausanne au milieu du XIXe siècle
Autor: Pavillon, Olivier
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-514216>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Olivier Pavillon

UN EXEMPLE D'HÉBERGEMENT TOURISTIQUE À LAUSANNE AU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE *La pension Chevallier*

Dans un article très pertinent¹, Laurent Tissot montrait il y a quelques années la diversité des modes d'hébergement touristique à Lausanne, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il soulignait l'importance des pensions pour étrangers, souvent tenue par des femmes.

Qui fréquentait les établissements hôteliers et les pensions pour étrangers, comment s'y déroulait la vie des hôtes ? Nous n'en savons que fort peu de choses². Or, il se trouve que les archives historiographiques du Musée historique de Lausanne (dites Archives Bridel) conservent depuis 1963 le très intéressant journal intime de Henriette d'Angeville³, une Française qui vécut plusieurs années dans une pension lausannoise. Son journal évoque les années 1862 à 1865 et permet de se faire une idée plus précise de la clientèle de ce genre d'établissement et de son genre de vie durant le séjour lausannois.

Une alpiniste en pension

Henriette d'Angeville eut son heure de gloire en septembre 1838, puisqu'elle fut la première femme à gravir le Mont-Blanc, à l'âge de quarante-cinq ans (si l'on excepte Marie Paradis que des amis guides avaient « tirée, poussée et portée » jusqu'au sommet

1 Laurent Tissot, « Hôtels, pensions, pensionnats et cliniques : fondements pour une histoire de l'industrie des étrangers » à Lausanne, 1850-1920 », dans *Le Passé du Présent. Mélanges offerts à André Lasserre*, Payot, Lausanne, 1999, p.69-88.

2 Dans ce même article, Laurent Tissot analyse les registres de voyageurs conservés de l'Hôtel Gibbon.

3 Ce document (Archives Bridel, carton no 28, MHL) fut donné au musée le 30 septembre 1963 par Edouard Falcke Vallotton (1896-1965). Il est constitué de 301 folios de grand format comprenant les récits manuscrits écrits au jour le jour par Henriette d'Angeville, accompagnés de quelques dessins, croquis et photographies ainsi que de nombreuses coupures de presse.



1 Portrait d'Henriette d'Angeville lors de son séjour lausannois. Gravure faite d'après une photographie perdue, parue dans : Mary PAILLON, « Mademoiselle d'Angeville », dans *Annuaire du Club alpin français*, 1893, vol. 20, p. 7.

en 1808). Née le 10 mars 1794, en pleine Terreur, à Semur-en-Auxois, elle vécut son enfance et son adolescence au château de Lompnès en Bugey, non loin de Nantua. Très indépendante de caractère, élevée à la dure avec ses frères et habituée aux longues marches dans des régions escarpées, elle développa un grand amour de la montagne. Elle a laissé le récit de cette « première » féminine du Mont-Blanc⁴, écrit en 1839. Tout au long de sa vie, elle s'est révélée une grande épistolière en même temps qu'une chroniqueuse de talent, à l'écriture vive et incisive. Cependant, en dehors de la publication posthume de son récit de l'ascension du Mont-Blanc, elle-même n'a rien publié de son vivant. Vivant visiblement d'un confortable héritage, elle passa quelques années à Genève dès 1844, puis à Ferney-Voltaire, où elle s'était installée en 1852. Enfin, elle vécut à Lausanne à partir de 1860⁵.

4 « Le Carnet vert de M^{lle} d'A. », avec introduction de V. AUGERD, *Revue alpine*, Lyon, 1900.

5 C.-G. COLLET, « Henriette d'Angeville, amateur d'autographes », dans *Visages de l'Ain*, 2^e trimestre 1949, no 6, p. 17-26.

Dès juillet 1862, elle y est enregistrée comme pensionnaire de la maison Chevallier, rue de la Caroline 3⁶. Elle y resta jusqu'au moment où la pension déménagea de la Caroline à Beau-Séjour, à fin 1866 ou début 1867, et prit alors pension chez Jules Dugué, professeur, rue Martherey 5⁷. C'est là qu'elle décéda, le 13 janvier 1871⁸.

La pension Chevallier

La pension Chevallier existe formellement, selon les registres de police lausannois, depuis janvier 1857 à la rue Saint-Pierre 9. Les années précédentes⁹, le couple Chevallier et leurs enfants habitent rue Marterey 19; ils hébergent une seule pensionnaire; François-Samuel Chevallier¹⁰ est désigné comme « douanier ». En 1857, il abandonne ce premier métier pour celui de maître de pension et il accueille aussitôt cinq pensionnaires, dont une famille noble venue de Russie. En 1859, la pension déménage à la Caroline 5, puis en 1861 à la Caroline 3¹¹. La pension occupe deux à quatre employés, en général une cuisinière et des domestiques qui fonctionnent pour les hôtes (de trois

- 6 Il s'agit probablement d'une maison située, avant la création de la rue de la Caroline, à la rue Enning 1 et ultérieurement dénommée Clos-Lilas.
- 7 Toutes les informations relatives aux pensionnaires et au personnel de la pension Chevallier sont tirées des Registres de police conservés aux Archives de la Ville de Lausanne (AVL) sous la cote RC 106/31 à 55, microfilms n^{os} 114 à 128. Henriette d'Angeville avait déjà séjourné Marterey 5, dans cette ancienne demeure de Frédéric-César de La harpe, en 1856 (selon Fédor van MUYDEN, *Souvenirs*, Lausanne 1917, p. 234).
- 8 Pour la biographie d'Henriette d'Angeville, voir Colette COSNIER, *Henriette d'Angeville, la dame du Mont-Blanc*, Editions Guérin, Chamonix, 2006.
- 9 Nous avons fait un sondage jusqu'en 1855.
- 10 Il est né en 1818; son épouse, très active dans la pension, est née Vuadens en 1817 (Registres de l'état civil, ACV, série E).
- 11 Caroline 3 et 5 sont des propriétés de Paul-Ferdinand Grand d'Hauteville (1822-1858), personnage influent, qui fut municipal et député. A fin 1866-début 1867, la pension quitte le quartier de Marterey-Caroline, la maison Grand d'Hauteville ayant été vendue et s'installe à la Grotte 2, puis à la rue Beau-Séjour 9. En 1879, Mary, la fille aînée, rachète deux bâtiments contigus pour agrandir la pension qui prend le nom de « Pension Chevallier sœurs », au nom de Mary et de Fanny. Trois ans plus tard, seule Mary Chevallier apparaît comme propriétaire de ce que l'administration nomme toujours une « pension d'étrangers ». C'est elle qui vend l'ensemble de la pension, en 1892, à un consortium qui va construire un hôtel de 98 lits, l'hôtel Beau-Séjour. En 1904, l'hôtel atteint son apogée avec 160 lits. En 1942, la commune de Lausanne rachète le bâtiment, l'hôtel ayant périclité et y installe ses bureaux administratifs. Voir à ce propos les articles de Louis POLLA dans la *Feuille d'avis de Lausanne*, 27.1 et 3.2.1977 (AVL).

à sept, voire une dizaine parfois) et pour la famille Chevallier¹². Parfois, certains clients voyagent avec leur propre domestique.

De distingués hôtes étrangers

Les séjours ne sont presque jamais de quelques jours, mais au minimum de quelques semaines ; tel est le cas, en 1861, de Alexandre-Charles et Arno-Achim von Arnheim, venus de Saxe avec leur précepteur suédois Frederick Arnstadt. Certains pensionnaires effectuent même des séjours de plusieurs mois : en 1861, Marie-Sophie Bushby et ses deux filles, des Anglaises accompagnées de leur domestique, s'installent à la pension le 24 août et ne la quittent pour se rendre à Berne que le 25 juin 1862, dix mois plus tard environ ; en 1861 toujours, deux nobles dames russes arrivent le 5 novembre et ne repartent que le 9 avril 1862, cinq mois plus tard¹³.

En février 1863, dans son journal, Henriette d'Angeville parle d'une soirée à laquelle elle participe « avec neuf autres pensionnaires ». Et à fin mai 1863, elle énumère ses compagnons de pension : « les cinq dames Eveleigh », Mlles Marie Lutterkorth et Charlotte Bion, Mme Pierre Odier, le couple Wilson et leur trois enfants, Mlle Cornelia Jay et son frère John, de New-York. Ce qui représente quelque seize pensionnaires. En juin apparaissent deux nouvelles Anglaises, Mme Lockhart-Maxwell et Mme Emma Majendie avec ses quatre filles, qui vont rester six mois à la Caroline. En juillet, changement partiel de l'effectif : à l'occasion d'une ballade au Signal de Bougy, Henriette d'Angeville donne la liste des pensionnaires qui participent à l'excursion : La princesse Pignatelli mère et son petit-fils, de Naples, Mme Eveleigh et ses quatre filles, Mme Valentine et sa fille, le couple Lister, Mlle Bichens, le général Schuler et sa fille, enfin Mlle Fivaz. On voit qu'en dehors de la famille Eveleigh présente depuis mai, il s'agit de nouveaux pensionnaires. A fin août, nouvelle liste dressée par Henriette d'Angeville qui énumère la princesse Pignatelli mère, sa fille et ses deux enfants, le marquis et la marquise de Tommasi d'Azia et leurs trois enfants, de Naples, l'abbé Nicole, aumônier des Tommasi, le général Schuler et sa fille, Mme Micheline Janiewicz, une Lithuanienne, et ses trois enfants, Emilie Fletch, leur institutrice et les deux femmes de chambre des nobles ita-

¹² Il faut ajouter les cinq enfants du couple Chevallier : Mary née en 1844, Louis (1845), Fanny (1850), Anna (1852), Adolphe (1854) et Léonie (1861).

¹³ La durée des séjours des étrangers est donnée par les Registres des permis de séjour ou de domicile délivré par les autorités Lausannoises (AVL, cote RC 28).

liennes déjà citées; en septembre, Mme William Ecclès, à la nationalité non précisée et en octobre une cantatrice italienne, Mme Adèle Cassini.

En 1864, la plupart des pensionnaires de 1863 sont partis; seul Louis Schuler, le général major badois, est encore là. Nouveaux hôtes: Mary Rigg, une Anglaise, Catherine Koupfer, Russe et une rentière anglaise Marie Jackson avec ses deux filles. Henriette d'Angeville est toujours là, mais elle est moins diserte sur ses compagnons de pension que l'année précédente. Elle nous apprend seulement qu'en décembre un des acteurs d'une soirée dramatique de Belles-Lettres loge à la pension.

En 1865 enfin, Henriette d'Angeville se retrouve toujours en compagnie de Mme Jackson et de sa fille, ainsi que de deux dames anglaises du nom de Pell, auxquelles s'adjoignent, dès mars, le révérend anglais Henry Arnold Olivier, sa femme et leurs deux enfants, qui vont séjourner près de 19 mois à la pension et, en avril, le baron de Stuckelberg.

La clientèle est donc surtout anglaise, avec quelques hôtes russes, allemands, italiens, irlandais et américains et probablement suisses. Il s'agit de toute évidence de personnes relativement fortunées, parfois nobles et l'on peut remarquer que la proportion de femmes, souvent accompagnées de leurs enfants est supérieur celle des hôtes masculins.

Des pensionnaires très occupés

Pour ces pensionnaires, du moins pour ceux qui séjournent assez longtemps, la vie à la pension est rythmée par une vie sociale qui semble relativement intense. On discute beaucoup entre pensionnaires, on échange des souvenirs de voyage, on se fait cadeaux mutuellement d'images, de croquis et de souvenirs qu'Henriette d'Angeville, quant à elle, colle soigneusement dans ses cahiers. Parfois s'organisent des jeux de société: devinettes, charades, partie de cartes, magie et prestidigitation (Henriette d'Angeville transcrit la manière de « deviner un nombre qu'une personne a pensé »), cadavres exquis, etc.

Certains anniversaires sont fêtés par tous, ainsi celui d'Henriette d'Angeville ou celui de Louise Chevallier, qui, le 25 août 1863, convie tous ses hôtes à une visite du château de Vennes où ils découvrent l'institution pour enfants handicapés dirigées par J. Blumer-Curtat et sont régalez d'un somptueux goûter. Plus rarement un concert s'organise à la pension même, ainsi celui de la cantatrice Adèle Cassini, le 14 octobre 1863.

On participe à des excursions organisées soit par les propriétaires de la pension, soit par un pensionnaire particulier; ainsi, les 27 et 28 juin 1863, à Vevey pour l'inauguration

de la Société de Navigation ; le 2 juillet aux Rochers de Naye et le 22 juillet au Signal de Bougy. Henriette d'Angeville en donne de savoureux comptes-rendus ! La famille Chevallier participe à ces excursions dont elle assure la bonne organisation.

Une atmosphère familiale semble ainsi régner dans la pension : « Me revoici à la Caroline, écrit Henriette d'Angeville au retour de l'expédition aux Rochers de Naye du 27 juillet 1863, dans des vêtements frais, en face d'une bonne compagnie et d'une table parfaitement servie. Bon Dieu ! qu'on y est bien... »

Concerts et spectacles

Par affinités, certains pensionnaires se regroupent pour aller à des concerts, des spectacles ou des conférences¹⁴. En 1862, mentionnons une vente de charité patronnée par Mme de Blonay de Vernand, le mariage du prince polonais Sanguszko et de la comtesse de Borch, événement mondain célébré à l'église du Valentin le 7 octobre, et surtout divers concerts et spectacles au Casino qui marquent les goûts très éclectiques de Henriette d'Angeville et de ses compagnons de pension. Le 11 octobre, un concert de chanteurs tyroliens d'Innsbruck ; le 6 novembre une « Compagnie italienne de grand Opéra » dans des extraits du Trouvère, de Robert le Diable et du Barbier de Séville. Tous ces spectacles ont lieu au Casino de Derrière-Bourg.

L'année suivante, le 20 janvier, une soirée au bénéfice du monument Winkelried, organisée par la Société artistique de Lausanne « et MM les Etudiants » offre un florilège musical d'airs de Rossini, Ludwig Spohr, Meyerbeer et Donizetti ; le 20 février, prestation d'un ventriloque autrichien ; le 26 mars, concert donné par la cantatrice Rieder-Schlumberger accompagnée par le pianiste d'Argenton, avec l'Union chorale de Lausanne, dans un programme comprenant, entre autres, des oeuvres d'Auber, Mozart, Beethoven et d'Argenton ; les 12 et 24 juin, récitals de « M. Roger, 1^{er} ténor du Théâtre impérial de l'Opéra », avec le pianiste d'Argenton dans des extraits de Beethoven, Meyerbeer, Verdi, Chopin, Mendelssohn, Rossini, d'Argenton, Donizetti, Mozart et Boieldieu ; le 21 août, « M. Basseur, 1^{er} comique du Théâtre du Palais-Royal de Paris » interprète à lui seul les cinq rôles d'un vaudeville de Vigneux, « Une escapade de mari ou le mieux est ennemi du bien » ; le 28 août, concert des « excentrophones bretons dans leur costume national », qui imitent divers instruments de musique.

¹⁴ Sur la vie sociale des pensionnaires, voir aussi ce qu'écrit, dans ce numéro de la RHV, Ariane JÉMELIN-DEVANTHÉRY dans le chapitre « La sociabilité : entre la vie avec et la vie à part » à propos du siècle précédent.

Pour 1864, Henriette d'Angeville mentionne une « soirée dramatique et musicale » organisée par Belles-Lettres au profit de l'Asile des Aveugles, le 7 janvier; le 8 mars, récital du violoniste J. Becker dans des compositions de Boieldieu, Becker, Auber, Bach, Julliard, Hummel, Bazzini, Meyerbeer et Paganini; le 20 décembre, nouvelle « soirée dramatique et musicale » organisée par Belles-Lettres, cette fois-ci au profit du monument Vinet.

En 1865, le 24 janvier, récital de la diva Carlotta Patti – un événement – avec le non moins célèbre Henri Vieuxtemps au violon; le 1^{er} février, vaudeville de Scribe, Duma noir et Wanderbuck, « Gamin de Paris », suivi de « Un Monsieur qui prend la mouche » de Labiche et Delacan et de « Edgar et sa bonne » de Bayard et Duma noir. Le 27 février, concert de la pianiste Marie Trautmann dans des œuvres de Haydn, Weber, Bellini, Listz, Mendelssohn, Chopin, Meyerbeer, et d'autres compositeurs moins connus; le 1^{er} mars, concert de l'orchestre de Marienbad et le 21 mars, nouveau récital de Marie Trautmann. Le 24, comédie d'Emile Augier, « Maître Guérin » par le Grand Théâtre de Genève. Enfin, le 8 avril, un opéra comique d'Halévy, « L'Eclair », donné par le Grand Théâtre de Genève, clôt la saison.

A toutes ces soirées du Casino s'ajoutent encore quelques spectacles de rue ou de foire que ne dédaignent pas les pensionnaires : le 13 décembre 1862, visite du « Musée alpestre d'histoire naturelle » de Daniel Zahad, un spectacle ambulant venu d'Allemagne; le 2 janvier 1863, ils assistent à la « mascarade des Nègres blancs » à travers les rues de Lausanne : chants, danse et pitreries costumées en faveurs de diverses œuvres de bienfaisance. En juillet, le « Grand panorama illuminé par 150 flammes de gaz » de F. Bayer et « L'exposition du Palais des Arts », spectacle en 6 parties (entrée 5 centimes), dont la « prise de Pékin par l'armée française », une vue de Constantinople, une vue prise en Savoie et le « Temple de l'Immortalité ». En juillet toujours, la Fête de la Navigation d'Ouchy. Le 15 août, « Souvenir du Grand Musée historique. Galerie militaire et religieuse composée de 150 personnages de grandeur naturelle et mis en mouvement au moyen d'un mécanisme » et le 18 août, la « Grosse Aegyptische Menagerie » de Joseph Henkel, de Kempten. L'année 1864 débute avec la mascarade des « Libérias », venus de Morges, mais Henriette d'Angeville ne mentionne pas d'autres spectacles populaires pour cette année. En 1865, le prince et la princesse Colibri, « célébrités liliputiennes » intriguent les pensionnaires.

Ce programme de distractions est complété par quelques visites pédagogiques, visiblement inspirées par Henriette d'Angeville elle-même : en mars 1863, une visite du Musée industriel, dont elle commente le catalogue dans son Journal. A fin mai, 1863, Henriette assiste à une éclipse totale de lune avec deux des jeunes pensionnaires. En avril 1865, elle visite avec sept compagnons de pension la collection archéologique du professeur Frédéric Troyon.

Dans la bonne société lausannoise

A ces soirées musicales ou théâtrales, à ces visites de spectacles ambulants et de collections savantes dont le programme semble passablement copieux s'ajoute, du moins pour Henriette d'Angeville, une liste impressionnante d'invitations dans la bonne société lausannoise. Si de juillet à décembre 1862, elle ne note encore aucune invitation, ces dernières deviennent de plus en plus nombreuses dès janvier 1863. Durant les quelque vingt-huit mois au cours desquels elle rédige son journal jusqu'à fin avril 1865, elle ne reçoit pas moins de cent-deux invitations à des dîners, des goûters ou des soupers et quelquefois des bals, invitations souvent suivies ou précédées d'une partie de whist, jeu qu'Henriette d'Angeville semble particulièrement priser. Sur les vingt-huit familles lausannoises qui l'invitent, dix le font à plusieurs reprises : les Morton¹⁵, Eléonore Grenier¹⁶, Charlotte Grenier-Rigby¹⁷, Mme de Goumoëns, Mme Henriette Loys de Treytorrens, Mme d'Oldenbourg¹⁸, Mme Clavel de Brenles, le colonel Aubert et son épouse à Renens¹⁹, Mme Martin²⁰ et Mme de Palézieux. Les Morton, qui l'invitent dix-sept fois, et Eléonore Grenier (onze fois) semblent être devenus ses familiers.

Parfois ces invitations, en général en petit cercle, prennent de l'ampleur : bal chez Mme d'Oldenbourg ou à l'Hermitage, chez les Bugnion. Mais nulles fêtes ne surpassent, de l'avis d'Henriette d'Angeville, celles qu'organisent Henriette et Fernand de Loys de Treytorrens à Dorigny.

Il est fort probable que la notoriété d'Henriette d'Angeville, son titre de noblesse aussi (dont elle ne faisait d'ailleurs pas spécialement état) et son sens de la répartie

15 Charles-J[ames] Morton et son épouse sont des rentiers anglais présents à Lausanne de 1856 à 1869, du moins Madame Morton, son mari étant décédé entre temps. Ils s'installent d'abord dans une villa dénommée Clos-Jura (peut-être la même que la villa située au chemin de Rovéréaz en 1902), puis sur Montbenon.

16 Il s'agit probablement de la veuve de Charles-Louis-Jules Grenier. Elle est qualifiée de « rentière » par les registres de recensement et habite « sous-ville », probablement dans l'ancienne maison Polier de Saint-Germain, à l'emplacement de l'actuel Hôtel des Postes, une demeure dont avait hérité la famille Grenier.

17 Epouse de Charles Grenier-Rigby, désigné comme « rentier » par les registres de recensement, habitant rue de Bourg 32, dans la maison Cazenove.

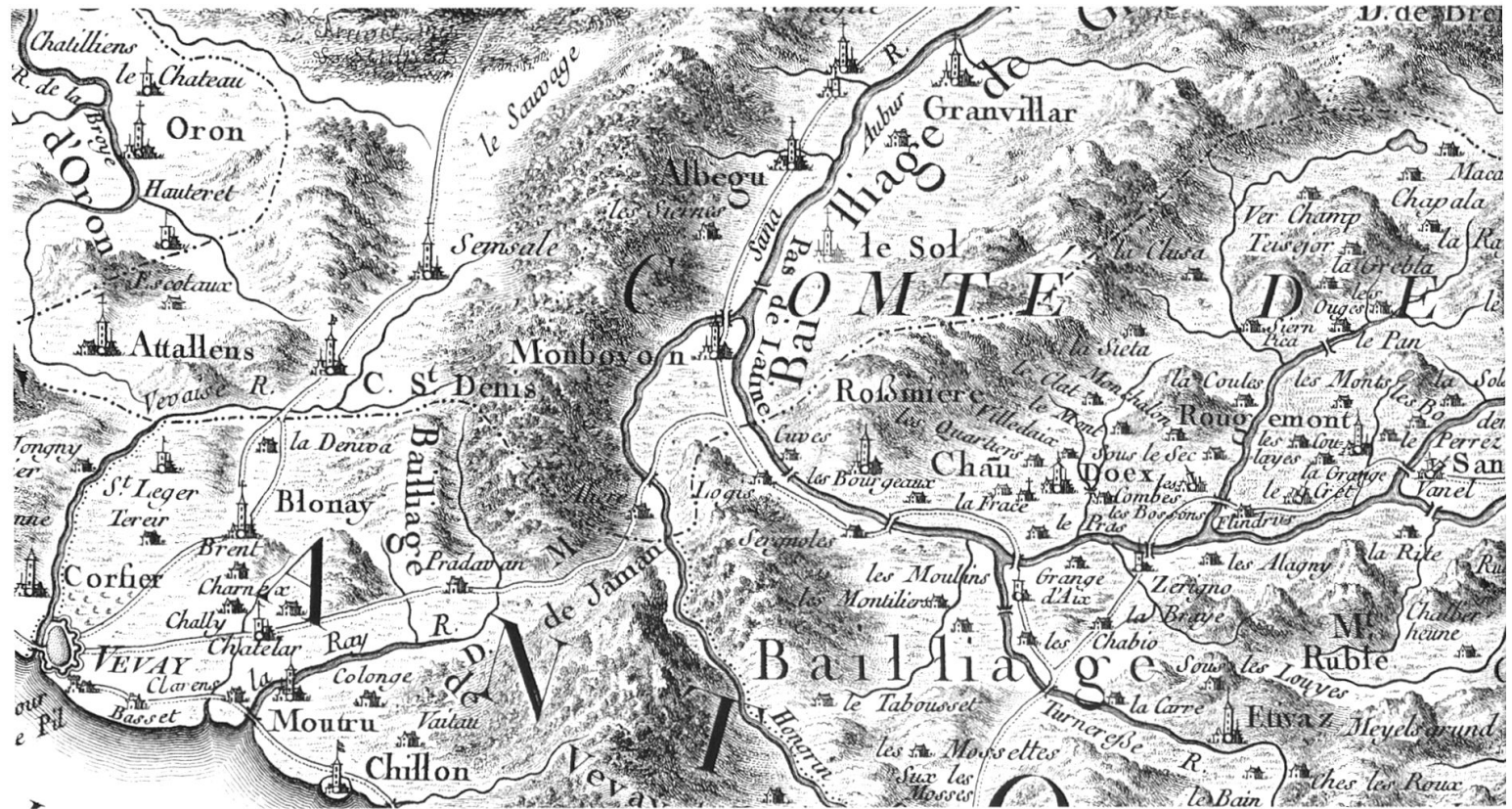
18 Nous n'avons pas trouvé d'indications sur cette personne, probablement d'origine allemande. Elle habitait le Péristyle, maison Louis Conod, à Derrière-Bourg, à l'emplacement de l'actuel Hôtel de la Paix.

19 Il pourrait s'agir du colonel Isaac-Samuel-François Aubert (1819-1886) qui avait épousé Julie-Marie Aubert en 1844.

20 Probablement l'épouse de Jules Martin (1824-1876), avocat, député, conseiller d'Etat et conseiller national.

ont contribué à cette véritable avalanche d'invitations ; mais c'est aussi une ancienne tradition de la bonne société locale que de recevoir les étrangers de passage. A quelques reprises d'ailleurs, Henriette d'Angeville signale qu'elle se rend à telle ou telle invitation en compagnie d'autres compagnons de pension.

L'exemple de la pension pour étrangers des Chevallier montre que l'on se trouve, au milieu du XIX^e siècle, en pleine évolution, entre l'accueil de l'hôte étranger chez des privés , pratique caractéristique de la fin du XVIII^e siècle et l'accueil en hôtel qui va se développant à cette époque. La pension, comme indiqué plus haut, sera d'ailleurs elle-même transformée en hôtel à la fin du siècle.



1 Détail de la carte de Samuel Loup (copie de 1778). L'original de 1776 est exposé au Musée du Vieux Pays-d'Enhaut. Il a été édité par Soldby A'Dury, London.